



*Anarchitekton (Barcelone, Bucarest, Brasília, Osaka)
Vidéo et salle de multiprojection, master DV-CAM à partir de photographies, en boucle, muet
Barcelona : 5'
Courtesy galerie Michel Rein, Paris*

Deux entrées possibles dans cette exposition de Jordi Colomer au Jeu de Paume : à gauche, ce sont d'abord les photographies des cimetières de *Pozzo Al Monte* (2008) et à droite, le dispositif de *Babelkamer/La Chambre bavarde* (2007-2008). D'un côté, l'image fixe des cabanes des tombeaux fabriquées rituellement à partir d'objets hétéroclites et religieux compose un paysage d'architectures vernaculaires, où les morts sont passés dans une seconde vie fantomatique et invisible pour nous. De l'autre, la caravane de *la Chambre bavarde* est installée au milieu de la pièce, les vidéos d'une conversation sous-titrée entre deux femmes sourdes et muettes défilant sur deux écrans, en champ et contre-champ. Il faut choisir, et la plupart des visiteurs commencent par la gauche, un texte sur l'artiste indiquant une entrée possible de l'exposition. Peu avant la série de *Pozzo Al Monte* des trente-trois photographies couleurs du cimetière dans le désert d'Atacama au Chili, une vidéo anecdotique *2av* offre un panorama circulaire sur le quartier d'une cité ouvrière, où l'on voit les habitants comme des figurants vivant paisiblement dans la routine et l'ennui. Le séjour de l'homme sur terre est ainsi au cœur de ces premières œuvres indiquant une première forme de durée dans l'exposition, un questionnement existentiel. Plus loin, une importante structure courbe en bois sert de salle de projection pour une des premières œuvres de Jordi Colomer, *Simo* (1997). Toute ronde et toute petite, l'actrice espagnole Pilar Rebollar joue ici avec un humour doux-amer le rôle d'une jeune femme ravissante et convulsive, débordée par des boîtes à chaussures et des pots de confiture, qu'elle rapporte probablement de ses shoppings. Poésie de la solitude au quotidien, de l'engouffrement de l'homme dans le monde de la consommation, ce film met aussi en scène de manière quasi onirique le délire d'une femme aux prises avec un espace neutre et théâtral, l'intérieur et l'extérieur s'alternant tour à tour comme sur une scène ou une estrade.

Dans l'entrée de l'exposition, en entrant par la droite, d'autres scénarios nous attendent. Tournée dans la caravane exposée au Jeu de Paume, l'exégèse – selon les mots de l'artiste – spontanée du film muet *L'Aurore* (1927) de Murnau par ces deux femmes dans les vidéos de la *Chambre bavarde* indique un passage vers la ville, l'urbain. Et aussi bien, les deux vidéos *Les villes* (2002) sont-elles une autre conjugaison de ces thèmes. Dans ces deux animations en noir et blanc, synchroni-

En la pampa, 2008, cementario santa isabel
Ensemble de 5 œuvres vidéographiques transférées sur DVD,
en boucle master HD-CAM
Courtesy galerie Michel Rein, Paris



sées pour créer un décalage dans l'action, un personnage féminin en pyjama est suspendu à la corniche d'un immeuble et tente de l'escalader tandis que se fait et se défait la ville autour. Dans l'une des deux, la jeune femme tombe, dans l'autre elle pénètre une chambre de cet immeuble. Double entrée ici également pour une œuvre d'aspect plutôt expressionniste, les ombres et les formes très contrastées rappelant alors le dialogue-performance de la *Chambre Bavarde*, dans lequel chacune des femmes défend son point de vue et donne son opinion sur *L'Aurore*. Un lien ténu entre le cinéma muet, la langue des signes et la ville apparaît ainsi, moment où Jordi Colomer interroge le film de Murnau, mais aussi la description et la sémantique de la ville, dans laquelle la multiplicité des signes détermine déjà la possibilité d'un dialogue de l'homme avec son environnement.

Aussi, Jordi Colomer retourne-t-il dans un autre désert chilien dans *En la Pampa* (2007-2008) avec la même interrogation sur le paysage et, par extension, sur la ville. Comme dans une mise en scène nouvelle vague, un couple déambule dans le désert, improvisant des dialogues ou des actions plutôt quotidiens. Cinq saynètes sont projetées sur des écrans disposés selon un parcours qui mène de l'une à l'autre dans une linéarité apparente. Ces cinq performances filmées donnent *in fine* l'impression de raconter une histoire à l'envers, et laisse le spectateur interrogateur sur ce parcours dont il fait l'expérience. Trouver du sens ou un sens à ces séquences est déjà la question posée par ces personnages en plein désert, et c'est aussi finalement celle que l'on se pose via ce dispositif vidéo. Quittant toute forme expressionniste, Jordi Colomer renoue

non sans légèreté avec la question d'un paysage inhabité dans lequel ce couple de citoyens est projeté, éprouvant un égarement autant qu'un certain désœuvrement. Entrées multiples donc également dans *En la Pampa*, où l'on retrouve ces cabanes et ces tombes dans un cimetière chilien, où la question du silence du paysage se pose à nouveau. Induisant une inversion du point de vue sur l'architecture à ce moment de l'exposition, puisque inexistante dans le désert, elle se transpose dans cette pièce du Jeu de Paume en un parcours véritablement architecturé comme un labyrinthe, la dernière scène d'au revoir invitant le spectateur à en recomposer le scénario.

Dans les quatre vidéos d'*Anarchitekton* (2002-2004), tournées à Barcelone, Bucarest, Brasilia et Osaka, dans des contextes politiques chaque fois différents, un artiste performeur, « l'alter ego de l'artiste », Idroj Sanicne apparaît portant, comme des banderoles de manifestation, des maquettes de bâtiments emblématiques de l'architecture de ces villes au second plan. Dans ces vidéos, la réflexion sur la ville s'ancre dans une mise en abyme de bâtiments-signaux ou signes, politiques - pour le Palais des Congrès de Niemeyer à Brasilia et les immeubles de banlieue de Barcelone notamment -, historiques - les deux squelettes de l'architecture post-communiste et post-dictature de Bucarest voués à être détruits - et sociétaux - valable pour les trois premières vidéos citées mais également pour le quartier populaire d'Osaka -. Or les maquettes ne sont pas des morceaux de ville arrachés à leur contexte. Montrées au Jeu de Paume à côté de la salle de projection d'*Anarchitekton*, elles deviennent des objets de la performance filmée, ainsi un peu désuets, fabriqués grossièrement avec du carton, sans souci de finition. En outre, dans les vidéos, comme des fragments de l'Histoire, le personnage, marchant ou courant devant les bâtiments filmés, bravant la caméra, renforce une mise à distance du décor créant un événement dans un sentiment d'inquiétante étrangeté. Ce dédoublement allant du bâti à la maquette du bâti semble renvoyer l'individu à son aliénation, lorsqu'il se mesure à l'échelle de l'architecture et des projets urbains. Et ces images ont aussi valeur de manifeste utopique, pour la prise de pouvoir de l'individu sur l'architecture dont il n'est pas l'auteur, mettant en jeu l'homme face aux projets politiques et urbains. Plutôt décalée, jouant ainsi sur la question du fragment, cette œuvre questionne la ville contemporaine, mais aussi son devenir, soulignant la présence

de l'homme et la liberté qu'il a pour lui de s'en emparer.

Le travail de Jordi Colomer est-il, comme le dit William Jeffet, « *an exploration of the built environment as a social construct ?* » Dans la plupart de ses pièces exposées au Jeu de Paume, tournant toutes et en différents sens autour de l'architecture et de la ville, Jordi Colomer travaille sur des spatialités existentielles liées à des problématiques sociétales. Mais pas tant sur la question d'habiter son environnement à partir de l'architecture existante, que sur celle de la construction architecturée d'images, de mises en scène artificielles de l'individu dans un environnement urbain permettant un ou des récits possibles. Et ces récits chaque fois singuliers qui émergent de ces pièces sont tendus entre différentes manières de parler du réel, à partir

de l'Histoire, de la trace, du geste, du discours, de la fiction et de l'expérience vécue. Et, dans cette œuvre, et dans son accrochage au Jeu de Paume, il y a bien des ruptures de style, d'approche, de mise en scène de l'image et d'objets, comme si l'artiste tout en donnant une place essentielle à la narrativité mettait en jeu son antonyme, le fragment inachevé, une durée segmentée de l'histoire racontée, la discontinuité du dialogue. Comme le dit Léa Gauthier à propos du travail de Jordi Colomer, « *l'ordre, le sens unique est une fiction* ». Et en effet, en deçà des hypothèses que l'on peut forger à partir de ces œuvres, l'artiste inscrit de manière immanente sa réflexion et ses images dans un monde contemporain visible et tangible.

Juliette Soulez.

Anarchitekton (Barcelone, Bucarest, Brasilia, Osaka)
Vidéo et salle de multiprojection, master DV-CAM à partir de photographies, en boucle, muet
Bucarest : 3'
Courtesy galerie Michel Rein, Paris





*En la pampa, 2008, cuarentario santa isabel
Ensemble de 5 œuvres vidéographiques transférées sur DVD,
en boucle master HD-CAM
Courtesy galerie Michel Rein, Paris*